

# Le naturalisme philosophique et les sciences

Joëlle Proust

DANS **RAISON PRÉSENTE** 2021/3 N° 219 , PAGES 53 À 63

ÉDITIONS **UNION RATIONALISTE**

ISSN 0033-9075

DOI 10.3917/rpre.219.0053

Date de mise en ligne : 11/10/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-raison-presente-2021-3-page-53?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Union rationaliste.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LE NATURALISME PHILOSOPHIQUE ET LES SCIENCES

Joëlle Proust\*

Le naturalisme est la tentative de mettre l'explication philosophique en harmonie avec les données de l'expérience et les sciences de la nature (dont les sciences de l'esprit). C'est le philosophe américain Willard Van Quine, dans un article intitulé « Naturaliser l'épistémologie », qui a inspiré ce bouleversement de la conception du statut théorique et des méthodes de la philosophie : la philosophie ne surplombe plus les sciences de la nature et de l'esprit en en dégageant les principes ; *par inter pares*, elle est en interaction avec elles. Quine justifie ce changement de statut en invoquant les résultats obtenus, depuis Frege, sur les fondements des mathématiques<sup>1</sup>. La recherche sur les fondements s'est attachée soit à clarifier le sens des concepts, soit à établir des lois. Dans le cas du fondement des mathématiques, la tentative de réduire les concepts mathématiques à la logique a conduit à montrer l'indispensabilité de la théorie des ensembles. Comment transposer la dualité entre clarification des concepts et construction des lois dans le domaine de la connaissance du monde et de soi-même ?

Quine identifie les trois difficultés principales d'une telle transposition : 1) De manière générale, il n'existe pas de coupure entre les énoncés conceptuellement vrais et les énoncés vérifiés par l'expérience. De ce fait, le philosophe ne peut pas prétendre faire du travail purement conceptuel et *a priori*, en ignorant les apports des sciences concernant ses propres thèmes d'intérêt. 2) Ce qui peut être réfuté par l'expérience, c'est une théorie, une conjonction de prédictions, et non des prédictions d'observation individuelles. Cette difficulté relève du holisme de la connaissance (la connaissance a une structure de réseau, et non une structure d'arbre dont les branches seraient séparables, comme le pensait Descartes). 3) Le sens d'un

---

\* Philosophe, Directrice de recherche émérite au CNRS

<sup>1</sup> Paul Gochet propose une excellente analyse de l'itinéraire philosophique de Quine dans *Quine en perspective. Essai de philosophie comparée* (1978), Flammarion, Paris. De Quine, l'article canonique est « Epistemology Naturalized » in *Ontological Relativity and other Essays*, New York, Columbia University Press, 1969 ; trad. fr., *La Relativité de l'ontologie* (1977), Aubier-Montaigne, Paris, p. 83-105. On consultera avec profit Richard Foley (1994), « Quine and Naturalized Epistemology », *Midwest Studies in Philosophy*, 19: 243-260.

énoncé est déterminé par l'accord intersubjectif sur ses conditions de correction. Ces trois difficultés, de l'avis de Quine, conduisent à réviser les rapports entre sciences et philosophie : le philosophe ne peut plus travailler de manière autonome, sans se soucier de l'élaboration des savoirs dans les sciences expérimentales.

En empruntant aux sciences cognitives leurs concepts, en intégrant les données expérimentales à leur propre réflexion, les philosophes qui se sont inscrits dans la lignée de Quine ont dû, comme il l'a fait, se prononcer sur « ce qui compte comme observation » : les représentations du monde dont chacun prend conscience, et qui nous permettent de communiquer avec autrui sur notre expérience, de justifier nos actions ? Ou bien les informations inconscientes traitées par notre cerveau, qui gouvernent nos perceptions, notre mémoire, nos décisions d'agir ? Quine s'est prononcé en faveur de la deuxième option : « Ce qui compte comme observation dépend de la stimulation des récepteurs sensoriels, laissez la conscience tomber là où elle peut ». C'est la théorie de l'apprentissage d'inspiration behavioriste de Burrhus Skinner qui, pour Quine, représente alors le *nec plus ultra* de la psychologie scientifique.

Les philosophes que le naturalisme séduisait en ont jugé autrement. Dès les années 70, le behaviorisme a été balayé par l'incapacité de Skinner à répondre aux critiques que lui opposait Noam Chomsky en matière d'acquisition du langage. Le courant de pensée dit cognitiviste estime que les sciences de l'esprit ont pour objectif de mettre au jour les mécanismes internes qui sous-tendent le traitement de l'information, et dont dépendent l'interprétation de l'expérience et la prise de décision. Dans cette nouvelle perspective, les philosophes se sont attelés à la caractérisation de la structure sémantique des contenus mentaux des diverses attitudes propositionnelles (telles que croire ou désirer). Ils se sont interrogés sur la manière dont le sens surgit – est extrait, construit, mémorisé – des relations causales entre un être vivant et son environnement. Ils se sont intéressés aux mécanismes de la formation et de la révision des croyances. Sur tous ces points, de vifs débats ont opposé les réalistes du sens (le sens a un rôle causal), les éliminativistes (le sens n'a aucun rôle causal) et les interprétationnistes (le sens n'a pas de rôle causal, mais attribuer à un agent des désirs et des croyances permet de prédire ses comportements comme si ces attitudes en étaient les déterminants).

Les débats philosophiques des années 1980 au sein des jeunes sciences cognitives le montrent bien : ce n'est pas par l'adhésion à telle ou telle ontologie du mental que se définit le naturalisme, mais par le souci d'intégrer des données scientifiques à l'étude conceptuelle. Les philosophes de l'esprit peuvent manifester leur adhésion

au naturalisme en prenant parti pour telle ou telle hypothèse empiriquement testable sur l'origine de la capacité de connaître – Noam Chomsky et Jerry Fodor pour l'innéisme, Fred Dretske<sup>2</sup>, Daniel Dennett pour l'empirisme, Steven Stich pour le pragmatisme. Les débats s'étendent aux caractéristiques de la prise de décision et aux critères de la rationalité : à la suite des travaux de l'économiste et modélisateur de la cognition Herbert Simon, une grande partie des philosophes naturalistes se sont intéressés à la rationalité procédurale, c'est-à-dire aux différents équilibres de compromis entre satisfaction et maximisation qui règlent la prise de décision quand les ressources et le temps de délibération sont limités. Diverses théories de la connaissance ont été développées pour saisir les déterminants individuels et collectifs de l'efficacité épistémique.

### *L'OBJECTION DU SCIENTISME ET COMMENT Y RÉPONDRE*

Les philosophes naturalistes peuvent-ils se défendre d'être revenus aux formes anciennes du dogmatisme : ne se sont-ils pas convertis *volens nolens* au scientisme, c'est-à-dire à la position selon laquelle le savoir est exclusivement le produit de la méthode expérimentale de validation des énoncés ? Les philosophes n'ont-ils pas renoncé à leur cœur de métier en admettant que les dimensions conceptuelles et observationnelles de la connaissance ne sont pas dissociables ?

Ce type d'objection néglige les arguments mis en avant, à la suite de Quine, par les philosophes naturalistes pour distinguer science et philosophie. Le premier argument consiste à rappeler la double orientation de tout travail philosophique initiée par Quine : conceptuelle (ou sémantique) et explicative (ou doctrinale). Le deuxième argument est que la philosophie s'intéresse à ce que la science tient pour acquis, à savoir la nature des normes épistémologiques fondamentales, celles qui guident les chercheurs scientifiques eux-mêmes. Nous allons examiner successivement ces deux arguments, qui forment le soubassement de la méthode naturaliste en philosophie.

---

<sup>2</sup> Voir le superbe ouvrage de Fred Dretske (1988), *Explaining Behaviour. Reasons in a World of Causes*, MIT Press, Cambridge, Mass ; trad. fr., *Expliquer le Comportement. Les raisons dans un monde de causes* (2020), Éditions Matériologiques, Paris.

*LA PHILOSOPHIE TIRE SES CONCEPTS DE L'ENSEMBLE  
DES CONNAISSANCES*

Le premier argument consiste à maintenir une exigence encyclopédique et systématique, en philosophie, à laquelle la science ne peut pas se plier. Cette exigence n'est pas nouvelle. Qu'on relise Descartes, Leibniz ou Hume : on verra de nombreux exemples de tels schémas. Même s'ils n'ont pas théorisé sur le holisme de la connaissance, beaucoup de philosophes du passé ont puisé dans les connaissances sur le monde et sur l'esprit de leur époque pour construire leur système et pour enrichir leurs conceptualisations. L'ambition systématique acquiert avec la naturalisme un statut différent. À la différence des sciences de la nature, qui se définissent par leur objet particulier, la philosophie naturaliste se propose toujours d'unifier les savoirs, par exemple de faire apparaître la cohérence entre des approches disciplinaires distinctes de la structure d'une notion transversale, par exemple celle d'action, d'évaluation, ou de représentation. Mais il ne s'agit plus pour le philosophe de représenter l'arbre de la connaissance. Il vise plutôt à établir des liens conceptuels « horizontaux » entre des domaines, par exemple entre épistémologie et psychologie, ou entre épistémologie et théorie de l'évolution. Son objectif est de contribuer, avec ses propres méthodes analytiques, à la clarification, au déploiement et à la discussion critique des connaissances.

Quine, on l'a vu, a justifié l'établissement de liens constitutifs entre philosophie et science en rejetant la stricte délimitation des contenus des connaissances en deux classes – les uns portant sur la forme, les autres sur les contenus. Plus question pour le philosophe de travailler en fauteuil sur la base de ses intuitions conceptuelles. Nelson Goodman appelle « principe de l'équilibre réfléchi »<sup>3</sup> la dualité des sources de la justification rationnelle. Les règles d'inférence sont justifiées par le fait qu'elles permettent des inférences valides ; réciproquement, les contenus inférés sont validés par les règles déductives. Le philosophe John Rawls en généralise le principe : nos conclusions sont justifiées si elles s'insèrent de manière cohérente dans l'ensemble de nos croyances et connaissances scientifiques, métaphysiques, voire (le cas échéant), nos principes juridiques et moraux<sup>4</sup>. Par exemple, on ne peut pas utiliser le concept de représentation sans se préoccuper de l'origine et du rôle causal de

---

<sup>3</sup> Goodman, N. (1955), *Fact, Fiction, Forecast*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. ; trad. fr., *Faits, fictions et prédictions* (1985), Éditions de Minuit.

<sup>4</sup> Rawls, J. (1971), *A Theory of Justice* ; trad. fr., *La Théorie de la Justice* (1987), Seuil, Paris.

ce qui est ainsi désigné<sup>5</sup>. De même pour les concepts centraux de la philosophie de l'esprit : la personne, la conscience, la liberté, les émotions, etc.<sup>6</sup>. La circularité entre forme et contenu est vertueuse, parce qu'elle répond aux exigences constitutives du processus de validation.

### LA CONTRIBUTION DES PHILOSOPHES NATURALISTES

Le deuxième argument pour rejeter l'objection scientiste est que la philosophie s'intéresse à ce que la science tient pour acquis, à savoir la nature des normes épistémologiques fondamentales, à savoir les normes qui sont à l'œuvre dans la recherche scientifique elle-même. L'épistémologie, aussi appelée théorie de la connaissance est la discipline philosophique qui étudie l'origine, la nature, les méthodes et les limites de la connaissance en général (à distinguer du sens du terme en français d'« étude critique d'une science donnée », par exemple l'épistémologie des mathématiques, ou de l'histoire). L'une des questions brûlantes de l'épistémologie, comme l'avait bien relevé Quine, est celle de l'évaluation de l'incertitude relative à la qualité du résultat d'un raisonnement individuel ou d'une délibération collective. L'une des questions que se posent les sciences cognitives (la psychologie de l'enfant et de l'adulte, les neurosciences, la psychologie comparative), est celle de savoir non seulement comment on apprend, mais comment on évalue son propre apprentissage, sa perception, sa mémoire, son raisonnement. Il existe un travail expérimental considérable sur ces sujets, non seulement parce qu'ils sont pertinents pour l'éducation, pour la publicité des produits et pour la lutte contre « l'infox » : ce sujet est à la croisée de problèmes théoriques concernant les relations entre le traitement inconscient d'une situation, l'expérience évaluative liée à cette situation et la description que l'on en donne<sup>7</sup>.

Les philosophes ont apporté à ce domaine une contribution originale, en l'enrichissant de leurs propres interrogations sur la nature de la pensée, ou en matière d'évolution de la sensibilité épistémique<sup>8</sup>. Tous les théoriciens de métacognition (c'est-à-dire la

---

<sup>5</sup> Voir par exemple F. Dretske (1988), *op. cit.*, et sur l'extension du concept de représentation aux non-humains J. Proust (1997, *op. cit.*) et J. Proust (2010), *Les Animaux pensent-ils ?*, Bayard, Paris.

<sup>6</sup> Voir J. Proust, *La Nature de la volonté* (2005), Folio, Paris.

<sup>7</sup> Voir J. Proust, *Penser vite ou penser bien*, à paraître en octobre 2021.

<sup>8</sup> Voir par exemple la passionnante analyse de Pierre Poirier, Luc Faucher et Jean-Nicolas Bourdon (2021), « Cultural Blankets: Epistemological Pluralism in the Evolutionary Epistemology of Mechanisms », *Journal for General Philosophy of Science*, 52: 335-350.

capacité d'évaluer ses propres actions cognitives) savent que l'auto-évaluation intervient à des moments clés de la décision épistémique : *quand* chercher à savoir ? *comment* s'orienter au cours de la recherche ? et comment s'assurer de la correction du *résultat obtenu* ? Les philosophes qui s'intéressent à ces questions voient immédiatement que cette tripartition est propre à toute « action mentale ». Dans l'action mentale, l'agent cherche à obtenir un résultat épistémique : il cherche à comprendre, à se rappeler, à discriminer, à résoudre un problème, à trouver le mot adéquat. Les trois moments engagent aussi des formes de rationalité différentes, par exemple l'appréciation de la rationalité de l'effort, la sensibilité à l'erreur, le sentiment d'avoir raison. Le concept d'action mentale s'applique à des domaines aussi différents que le contrôle de l'attention, de la perception, du souvenir, des émotions, du raisonnement. Distinguer trois moments critiques dans l'action mentale permet de mettre au jour les mécanismes causaux qui conduisent à sélectionner une action, corriger son erreur dans l'activité en cours, accepter un résultat comme étant correct. L'approche expérimentale permet de repérer les dispositifs qui permettent au cerveau de catégoriser un processus cognitif (perceptif, mémoriel, inférentiel) comme fiable, cohérent, ou mal engagé. La réflexion psychologique sur cet ensemble de travaux permet aussi de caractériser les déterminants causaux du sentiment d'évidence. Mais, à la différence du psychologue, le philosophe naturaliste peut *aussi* s'interroger sur le caractère *normatif* de la propriété d'évidence<sup>9</sup>. Pourquoi l'évidence forme-t-elle une raison d'adhérer à une proposition ? Est-ce une propriété intrinsèque de la proposition considérée, ou une propriété de la relation de cette proposition avec mes propres contenus mentaux ? Est-ce que l'agent qui cherche toujours à tenir pour vraies les propositions en fonction de leur degré d'évidence mérite d'être qualifié de « vertueux » ? Quelles sont, de manière générale, les autres sources de normativité épistémique, qui non seulement expliquent nos décisions, mais les justifient ? Pourquoi la sensibilité épistémique à l'évidence crée-t-elle un type particulier d'obligation cognitive ? Les psychologues n'ont pas tenté de répondre à ces questions, ni d'étudier systématiquement les différentes normes impliquées dans l'auto-évaluation épistémique, telles que la vérité, la cohérence, la pertinence, la simplicité. Ils n'ont pas été attentifs au fait que la métacognition est une composante de l'action mentale ; ils ne se sont pas demandé non plus ce qui distingue l'évaluation instrumentale de l'action physique de l'évaluation épistémique de l'action mentale.

---

<sup>9</sup> Voir J. Proust (2013), *The Philosophy of Metacognition*, Oxford University Press, Oxford.

Ce n'est pas dire que la philosophie de la métacognition puisse se passer des travaux psychologiques, en particulier de ceux qui portent sur la calibration de la réflexivité cognitive : comment sait-on si l'on va se rappeler un nom qui échappe ? Comment sait-on qu'on a donné la bonne réponse ? Ce savoir suppose-t-il la maîtrise de concepts de vrai, de probable, d'incertain ? Suppose-t-il plutôt un apprentissage tiré de l'expérience antérieure, voire une sorte particulière d'éducation de ses sentiments métacognitifs ? Questions fondamentales, y compris pour l'épistémologie entendue comme théorie de la connaissance.

Autre sujet dont on conviendra qu'il passe par une collaboration entre les disciplines : est-ce que la sensibilité aux normes épistémiques se développe différemment à travers les cultures ? Martin Fortier et moi avons invité des anthropologues à répondre à nos questions de philosophes, ce qui a donné lieu à un ouvrage collectif interdisciplinaire de référence sur la diversité métacognitive<sup>10</sup>. Y a-t-il une évolution de la sensibilité normative par accumulation culturelle ? Cette question est aujourd'hui largement débattue dans les revues généralistes anglo-saxonnes<sup>11</sup>. On voit bien que la question comporte deux versants : l'un porte sur des données empiriques, à valider par l'expérimentation interculturelle ; l'autre sur un problème philosophique : l'unicité et la variabilité de l'esprit humain : est-il monomorphe ou plurimorphe<sup>12</sup> ? Quine serait certainement surpris que, cinquante ans après son plaidoyer pour une épistémologie naturalisée, un groupe de philosophes en aient adopté le concept, et l'aient appliqué bien au-delà de ce qu'il pouvait lui-même imaginer.

### **LE MALENTENDU DU RÉDUCTIONNISME : LE PHYSICALISME**

Les philosophes naturalistes sont-ils réductionnistes ? Beaucoup de philosophes ont vu dans la philosophie naturaliste planer l'ombre de la *Mathesis Universalis*, projet visant, à terme, à dissoudre la philosophie dans l'encyclopédie raisonnée des savoirs. L'une des méthodes de la philosophie, inspirée par Leibniz et Frege, consiste à exprimer les énoncés scientifiques dans un langage cano-

---

<sup>10</sup> Voir J. Proust & M. Fortier, eds (2018), *Metacognitive Diversity: An Interdisciplinary Approach*, Oxford University Press.

<sup>11</sup> Voir par exemple l'excellent article de C. Heyes *et al.* (2020), « Knowing Ourselves Together: the Cultural Origins of Metacognition », *Trends in Cognitive Sciences*, 24(5):349-362.

<sup>12</sup> Sur cette distinction, voir Pierre Poirier & Luc Faucher (2020), « A New Hope: a Better ICM to Understand Human Cognitive Architectural Variability », *Synthese*, 1-33.

nique universel. Les philosophes du Cercle de Vienne, tels que Carnap et Neurath, avaient initialement l'espoir de parvenir à une telle réduction computationnelle, qui supposait 1) de rapporter à des constituants élémentaires tous les énoncés d'observation, et 2) d'exprimer les termes théoriques par des relations complexes entre ces constituants<sup>13</sup>. Carnap lui-même a compris l'impossibilité d'une telle réduction en butant sur la réduction des termes dispositionnels (tels que « soluble »). De cet échec, Quine a tiré les leçons rappelées en tête de cet article. Les philosophes naturalistes n'ont plus l'ambition de réduire systématiquement les énoncés scientifiques à une base observable quelconque. Mais cela ne revient pas, bien entendu, à renoncer à la construction de théories, ni à leur confrontation avec des données scientifiquement validées.

Que devient, dans cette approche, la distinction classique entre la méthode descriptive de l'explication dans les sciences de la nature, et la méthode compréhensive attribuée aux sciences de l'esprit ? Le naturalisme combat cette division, en défendant ce qu'on appelle depuis Rudolf Carnap le « physicalisme ». Le terme de physicalisme fait encore référence à l'hypothèse de l'unité de la science, mais sous l'angle ontologique : il n'existe qu'une réalité – celle de la matière. Ce monisme justifie la possibilité de mettre localement en cohérence les connaissances scientifiques. C'est le cas de l'éclairage causal réciproque de la psychologie et des neurosciences. Les états mentaux régulent les comportements, ce qui fait l'objet de la psychologie. Ils sont réalisés par des événements cérébraux, étudiés dans leurs fonctions et leurs connexions par les neurosciences. Les propriétés physico-chimiques des supports de ces événements sont étudiées à leur tour par les diverses branches de la neurophysiologie des cellules cérébrales. Mais pour comprendre les propriétés des cellules elles-mêmes, il faut connaître leur contribution fonctionnelle à la vie de l'organisme considéré, telle que l'étudie la psychologie avec ses propres concepts (en examinant par exemple les modalités de la perception et de la prise de décision). La philosophie s'insère dans ces échanges interdisciplinaires en approfondissant le débat, entre autres, sur le contenu représentationnel de la perception ou de la décision.

Admettre le physicalisme comme base ontologique de l'unité de la science n'est donc pas admettre le réductionnisme au sens épistémique : ce n'est pas affirmer que la théorie du mental (ou du social) peut être donnée en termes exclusivement physiques et neu-

---

<sup>13</sup> On trouvera une analyse d'une partie de cette extraordinaire tentative dans J. Proust (1997), *Comment l'esprit vient aux bêtes. Essai sur la représentation*, Gallimard, Paris.

rophysiologiques. Jerry Fodor, par exemple, a opposé au réductionnisme épistémique l'irréductibilité des sciences spéciales à l'égard de la physique, en montrant, entre autres, que les concepts physiques ne sont pas du tout pertinents pour comprendre l'économie ou la psychologie. La thèse de la multi-réalisabilité (selon laquelle un même état mental peut être réalisé par divers supports physiques) plaide d'après lui pour un physicalisme non réductionniste : il faut une « base physique quelconque » pour faire de l'économie ou avoir un esprit. Cette affirmation renvoie bien au physicalisme. Mais les propriétés économiques ou mentales ne peuvent être rapportées aux seules propriétés physiques sous-jacentes : la réduction épistémique doit être distinguée du réductionnisme ontologique propre au physicalisme.

Les mathématiques constituent-elles un contre-exemple du physicalisme ? Si tous les objets qui peuvent être objets de connaissance doivent avoir un substrat ontologique commun – être physiquement réalisés – cela pose en effet un problème, puisque les mathématiques ont, parmi leurs propres cibles d'étude, des objets physiquement non-réalisables, tels que les nombres transfinis. La réponse lockienne selon laquelle les objets mathématiques sont des modes de la réalité ne peut en rendre compte. Des réponses naturalistes ont commencé à être explorées à la suite de Paul Benacerraf (*Philosophy of Mathematics*, Cambridge University Press), entre autres par Hartry Field (*Science without Numbers, A Defense of Nominalism*) et Penelope Maddy (*Naturalism in Mathematics*, Clarendon Press, 1988).

### CONCLUSION : LES PHILOSOPHES NATURALISTES AU TRAVAIL

Les philosophes naturalistes savent distinguer, dans leurs productions, ce qui relève de la philosophie et ce qui se résume à un exercice de vulgarisation scientifique. Pour le lecteur, la distinction n'est pas toujours facile à faire, parce que l'argumentation naturaliste entrelace nécessairement l'état de l'art (la synthèse des connaissances dans le domaine étudié) et le questionnement philosophique. C'est ce questionnement, et le style d'argumentation proposé, qui distinguent le philosophe naturaliste du théoricien scientifique. Un scientifique ne se pose généralement pas la question, de ce qui définit la volonté, la liberté, ou la justification des croyances. Si le neurophysiologiste Marc Jeannerod a souhaité travailler avec des philosophes, c'est parce qu'ils lui donnaient accès à une analyse conceptuelle de l'action et des intentions d'agir dont il avait besoin (par exemple, il s'est servi du concept d'intention-en-action proposé par

le philosophe John Searle)<sup>14</sup>. Les neurosciences de la conscience font aujourd'hui appel à des philosophes tels que Ned Block et David Rosenthal pour préciser leurs hypothèses, voire pour modéliser les formes de la conscience. Le philosophe peut être ainsi utile au scientifique. Cela ne lui interdit pas de poursuivre sa propre stratégie de questionnement, en s'interrogeant sur des questions dont la pertinence saute aux yeux : qu'est-ce qu'une personne ? Comment concilier liberté, responsabilité, et déterminisme de l'action ? La manière de poser ces questions s'enrichit de l'arrière-plan des connaissances scientifiques que le philosophe a maîtrisées. Les questions traditionnelles peuvent alors être explorées d'une manière vraiment novatrice. Les réponses apportées par les philosophes fournissent souvent de précieux repères théoriques aux scientifiques, voire leur inspirent des pistes d'expérimentation.

Les objecteurs diront que la réflexion philosophique s'est au contraire appauvrie parce qu'elle est contrainte par l'état des connaissances à une époque donnée, au lieu de viser à des vérités intemporelles. Est-ce que le philosophe peut prétendre faire un travail éternel ? Cela me semble être l'un des mythes que Quine a contribué à dissiper. Le philosophe n'est pas spécialiste des vérités éternelles, tandis que le scientifique ne pourrait prétendre qu'à des vérités provisoires. Pour qu'il y ait des vérités éternelles, il faudrait qu'il existe un sous-ensemble de concepts qui soit soustrait à l'évolution des savoirs. Même les concepts de la logique et des mathématiques, et les lois qu'ils permettent de construire, sans pour autant être « dépassés », sont progressivement rebâtis, généralisés, et affinés dans leurs relations<sup>15</sup>. C'est dans ce même sens qu'une infime partie du travail philosophique peut prétendre à l'éternité ; telle définition résistera aux démentis de l'expérimentation, tel argument, telle distinction, resteront incontournables dans le flux des connaissances humaines. Parmi ces distinctions, celle qui oppose l'analyse descriptive et l'analyse normative fait partie des sujets centraux de la philosophie. Qu'est-ce qui distingue un état mental qui enregistre l'état du monde ou qui décrit ses propres attitudes (par exemple : je crois que, je désire faire), d'un état mental qui évalue le monde (par exemple : « ce paysage est beau »), ou ses propres produits (« je ne comprends pas cette phrase ») ? Depuis longtemps, les philosophes ont souligné la différence entre la question de fait : « il se trouve que je n'ai pas compris cet énoncé », et la question de droit : « qu'est-ce qu'un énoncé intelligible ? », c'est-à-dire un énoncé qui doit pou-

---

<sup>14</sup> Voir Marc Jeannerod (2009), *Le Cerveau volontaire*, Odile Jacob, Paris, et J. Proust (2005), *op. cit.*

<sup>15</sup> Voir Engel (2008), « Le naturalisme sans la nature », *Le Débat*, 152: 123-129.

voir être compris de tous. L'entreprise de naturalisation des normes épistémiques suit son cours, avec leur modélisation par les spécialistes de l'évolution sociale. Dans cette entreprise, les philosophes ont aussi un rôle pilote.